

# CULTURE DU DON DANS LE LOGICIEL LIBRE

*Par Matthias Studer*

« *La création est une jouissance, elle se donne et ne s'échange pas.* »

Renoo, un linuxien

Dans un monde où l'individualisme s'affirme de plus en plus, où l'argent prend de plus en plus d'importance dans nos vies, une communauté dont les membres se définissent comme des hackers s'est rassemblée pour construire un système informatique qu'ils donnent potentiellement<sup>1</sup> au monde entier. Phénomène étrange, par sa gratuité et par l'ampleur<sup>2</sup> qu'un tel projet a pu prendre parmi les informaticiens. Mais la véritable originalité des hackers réside dans le processus social, dans la forme de vie particulière qu'ils ont su mettre en œuvre. Dans cet article, nous tenterons de montrer ce qu'est le logiciel libre, nous essayerons de mettre également en lumière certaines dynamiques qui régissent cette communauté. Nous verrons que ce pari osé, le pari de la liberté de coopérer, se base sur une éthique propre ainsi que sur une culture du don.

Il ne faut pas confondre les hackers et les crackers. Le cracker est le pirate<sup>3</sup> informatique, celui qui entre par effraction dans les sites Internet, celui qui copie illégalement les logiciels. Le hacker est un passionné, curieux, prêt à passer des heures à résoudre un problème, le voyant plus comme un défi que comme un problème. Il n'est pas nécessaire d'être un informaticien pour être un hacker, on peut très bien être un philosophe ou un astronome hacker, car être un hacker est principalement une attitude. Une attitude que nous tenterons de mettre en lumière également.

Mais avant de commencer, il est nécessaire de présenter les propriétés des biens informationnels et plus particulièrement des logiciels.

---

<sup>1</sup> Potentiellement, car il s'agit de posséder un ordinateur ainsi qu'une connexion Internet.

<sup>2</sup> Certains projets comptent plusieurs centaines de participants comme Debian (environ 1000) ou Gentoo (environ 600).

<sup>3</sup> La FSF fait remarquer à juste titre que copier des logiciels n'a pas grand chose à voir avec commettre des meurtres dans les hautes mers, dès lors il est plus judicieux de parler d'acte illégal voire même de « partager des informations avec son voisin » puisque c'est le but premier de la copie de logiciel.

# 1 Les logiciels

Un logiciel est programmé en utilisant un langage de programmation (une série d'instructions telles que « si condition alors fait... »). Ceci constitue ce que l'on appelle le **code source**. Ce code est ensuite compilé, c'est-à-dire transformé en « langage machine » (une série de 0 et de 1), afin qu'il puisse être utilisé et « compris » par un ordinateur. Pour ainsi dire personne n'est capable de lire le langage machine, c'est ainsi que les entreprises garantissent le fait que personne ne fera du plagiat ou redistribuera le même produit légèrement modifié. On distingue alors les logiciels au code source ouvert, c'est-à-dire où le code source est distribué avec le logiciel, des logiciels au code source fermé, ceux dont le code source n'est pas disponible. La grande majorité des logiciels commerciaux tel que Windows, Word, etc. sont en code source fermé.

Ce qui distingue les logiciels des autres biens est sa non-rivalité. On parle de non-rivalité lorsque le fait que je possède un certain objet n'empêche pas mon voisin de posséder *le même au même moment*. Ainsi par exemple, si je possède une table, on parlera de bien rival<sup>4</sup> (scarce), car une autre personne ne pourra pas posséder également cette table (ou alors je ne la possède plus). Ce qui n'est pas le cas de OpenOffice<sup>5</sup>, par exemple. Le fait que je sois en train de l'utiliser pour écrire ce texte n'empêche nullement des milliers de personnes autour de la planète de l'utiliser exactement au même instant. Il n'y a pas de différence proprement dite entre le programme OpenOffice que j'utilise et ceux que les autres utilisent.

Les films sont un bon exemple de biens non-rivaux. En effet, leurs coûts de reproduction sont négligeable comparé au coûts production, même sans parler des super-productions hollywoodiennes. Tout comme les logiciels, lorsque je les copie, je n'enlève rien à son « propriétaire » et rien ne permet de distinguer a priori celui que j'ai de celui de mon voisin, si ce n'est le support physique (la cassette ou le DVD). On ne peut pas non plus parler de limite dans le nombre de copie qu'il est possible de faire. Le fait que je fasse 10'000 copies de mon côté, n'implique pas qu'il y en ait 10'000 de moins pour les autres. Ceci n'est pas le cas pour les tables. Si je fais 10'000 tables ou que je les prends, le matériel ne sera plus disponible pour les autres.

La non-rivalité vient notamment du fait que les coûts de reproduction sont très faibles. Ce qui n'est plus le cas lorsque le vecteur de l'information est matérialisé (comme pour les livres, par exemple). D'autre part, ce qui importe n'est pas le support matériel (la cassette ou le DVD), mais ce qui se trouve sur le média (le film). Du fait de cette spécificité, on se trouve ainsi dans un univers d'abondance. Disons plutôt que la notion de rareté, si importante dans la société capitaliste<sup>6</sup>, n'existe plus. Ou s'il elle existe, c'est que l'on a mis en place un artifice afin de la créer (c'est le cas des brevets, des licences d'utilisation, etc.)<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> Il est intéressant de noter que le terme français (bien rival) montre bien l'idée de Hobbes. C'est-à-dire qu'il est nécessaire de se battre pour l'accès aux ressources dans un univers défini par la rareté et le manque.

<sup>5</sup> OpenOffice est un logiciel libre, plus ou moins équivalent à Microsoft Office, disponible en ligne : <http://www.openoffice.org>, également disponible pour Windows et Mac.

<sup>6</sup> Notion importante car elle serait déterminante dans la détermination des prix. Il faut ajouter que la notion de rareté, généralement associée à celle de manque, fonde le discours, chez Hobbes et Locke, qui légitime la propriété, et l'état pour la défendre.

<sup>7</sup> Pour plus de précision sur ce sujet, voir notamment, Bruno Lemaire et Bruno Decroocq, *Microsoft pris dans la*

## 2 Le logiciel libre

Le projet du logiciel libre naît en 1984 avec l'écriture du manifeste GNU<sup>8</sup> par Richard Stallman<sup>9</sup>. Ce manifeste fait suite à un changement de pratique dans l'informatique. Jusqu'alors le logiciel était généralement libre (bien qu'il n'ait pas été nommé ainsi), et ce, même pour les logiciels commerciaux. Le point central est que les informaticiens étaient alors « libres de coopérer » pour citer la FSF<sup>10</sup>, et c'était une pratique courante. Dans les années 1980, les logiciels deviennent propriétaires. On parle de logiciel propriétaire lorsque le propriétaire du logiciel a la possibilité de restreindre l'accès et/ou l'utilisation, et/ou que le code source n'est pas accessible. Le logiciel propriétaire empêche la coopération entre informaticiens, notamment à cause de la fermeture du code source. En d'autres termes, la création du projet GNU signifie la défense *d'une liberté de coopération, la défense d'une éthique*, mais c'est également la défense d'une *communauté* basée sur la *coopération*. Comme nous le verrons par la suite, cette éthique joue un rôle central dans le logiciel libre.

Tout ordinateur a besoin d'un système d'exploitation<sup>11</sup>. C'est donc le point de départ du projet GNU. Car, il s'agit d'un projet total, le but étant de *s'affranchir totalement* des logiciels propriétaires et ainsi de « rendre les logiciels propriétaires obsolètes »<sup>12</sup>, un projet qui frappe par son ambition. Pendant plusieurs années, les membres vont participer à son écriture. Il s'agit alors d'un groupe relativement restreint. Dans les années 1990, la seule chose qui manque est un noyau<sup>13</sup>, ce que Linus Torvald amène avec Linux. Linux va transformer le logiciel libre de plusieurs manières. Puisqu'il y a un noyau, le système devient complet. Mais surtout Linus Torvald a le génie d'amener une structure à laquelle tout le monde peut participer. L'apparition de Linux est à mettre en relation avec l'apparition d'Internet et surtout avec son développement. C'est le début d'une réelle coopération en réseau. En ce sens, Linux est l'enfant d'Internet.

### 2.1 Mais qu'est-ce que le logiciel libre exactement ?

Comme nous l'avons vu, le logiciel libre tourne autour de la notion de liberté et de la coopération. Ainsi le point central n'est pas la gratuité, comme pourrait le faire croire un état de fait ou le terme anglais « Free Software »<sup>14</sup>. En fait, le logiciel libre peut même être payant. Le logiciel libre se pose comme l'affirmation de quatre libertés jugées fondamentales<sup>15</sup>:

- La liberté d'exécuter le programme, pour tous les usages (liberté 0<sup>16</sup>).

---

*toile... Chronique d'une mort annoncée*, disponible en ligne : <http://www.adullact.org/IMG/pdf/doc-157.pdf>

<sup>8</sup> Abréviation récurrente (terme informatique pour dire : se rappelle lui-même) de « GNU's Not Unix », signifiant également gnou qui est le logo du projet GNU. Il s'agit en quelque sorte d'un jeu de mot pour informaticien.

<sup>9</sup> Informaticien qui travaillait alors dans les laboratoires du MIT. Il est devenu par la suite le penseur du logiciel libre. Actuellement, il est président de la Free Software Foundation (FSF).

<sup>10</sup> Free Software Foundation. Fondation créée par Richard Stallman, chargée de l'organisation juridique du logiciel libre, notamment de porter plainte en cas de violation de licence.

<sup>11</sup> Ensemble de programmes nécessaires pour faire fonctionner un ordinateur.

<sup>12</sup> Ces quatre points sont cités d'un document de la FSF disponible ici : <http://www.gnu.org/gnu/gnu-history.fr.html>

<sup>13</sup> Programme très important, qui gère notamment l'écriture de fichiers, les drivers etc...

<sup>14</sup> D'où la formule de la FSF : « Free as in free speech not as in free beer »

<sup>15</sup> Ces définitions des libertés sont reprises du site GNU : <http://www.gnu.org/philosophy/free-sw.fr.html>

<sup>16</sup> En informatique, on commence habituellement à compter à partir de 0.

- La liberté d'étudier le fonctionnement du programme, et de l'adapter à vos besoins (liberté 1). Pour ceci l'accès au code source est une condition requise.
- La liberté de redistribuer des copies, donc d'aider votre voisin, (liberté 2).
- La liberté d'améliorer le programme et de publier vos améliorations, pour en faire profiter toute la communauté (liberté 3). Pour ceci l'accès au code source est une condition requise.

Cette définition du logiciel libre implique notamment que vous pouvez vendre un logiciel libre, mais que celui qui l'achète pourra le donner à tout le monde et partout, il pourra également le modifier. Il est intéressant de noter que cette définition tourne beaucoup autour du rapport à la communauté ou du rapport à l'Autre. Il s'agit de *donner* la liberté, de la transmettre, pour que l'Autre puisse en profiter. Ceci est très important dans la mesure où ce qui est donné n'est pas seulement le logiciel, *mais également un sens véhiculé par le don de logiciel*. Ce sens est l'affirmation de la liberté de l'Autre, la reconnaissance de sa spécificité (notamment par les libertés 0 et 1). C'est également un encouragement à ce que l'Autre transmette à son tour cette liberté et ce sens grâce à la liberté de redistribution.

Le logiciel libre va dans beaucoup de cas de pair avec le concept de *copyleft*. Le copyleft est un détours juridique permettant d'affirmer que toutes les modifications et surtout les redistributions de ces modifications faites doivent aussi être libres et garantir les quatre libertés fondamentales citées ci-dessus. En pratique, cela se fait en posant un copyright sur le logiciel (d'où le terme copyleft), ainsi qu'une licence garantissant légalement ces principes<sup>17</sup>. Le copyleft est donc une affirmation que personne ne pourra devenir propriétaire du code, une affirmation que personne ne pourra s'approprier le logiciel (y compris son auteur).

### 3 La culture hacker

Pourquoi les hackers offrent-ils leur code *gratuitement* ? Pourquoi donnent-ils leur temps ? Comment un phénomène a-t-il pu prendre un telle ampleur ? Autrement dit, quelles sont les motivations des hackers ? Et finalement qui sont les hackers ? Des questions auxquelles nous ne sommes pas réellement en mesure de répondre, mais nous tenterons d'amener quelques réponses. Un célèbre hacker, Wozniak, a résumé l'éthique hacker à l'aide de cette formule  $B=P^3$  ou Bonheur égale pitance, potes et prendre son pied, voyons chacun de ces éléments plus en détails

Les hackers participent, pour une grande partie, bénévolement aux différents projets. Leur participation est rendue possible par le fait qu'une partie des besoins fondamentaux est considérée comme acquise, qu'ils n'ont pas à s'en soucier. En effet, une grande majorité des hackers vient des pays dit industrialisés. Ils viennent plutôt de la classe moyenne (voire haute) mais ne sont pas forcément diplômés, car beaucoup sont autodidactes. Après une brève présentation des conditions sociales nous aimerions présenter en quoi la culture hacker diffère de la culture dominante. Il ne

<sup>17</sup> La plus courante étant la GPL ou General Public licence.

s'agit pas d'un mouvement se reconnaissant d'une quelconque mouvance politique, les hackers peuvent être de droite comme de gauche. Cependant, de part leurs pratiques, de par leur manière de concevoir le rapport au travail, ils semblent se poser dans une optique non capitaliste.

Une des motivations des hackers est le plaisir, le jeu de programmer, la programmation comme hobby. Cependant, même si hobby est le terme généralement employé, il ne correspond pas exactement à la conception habituelle. En effet, « c'est très amusant d'être un hacker, mais c'est un amusement qui demande beaucoup d'efforts » comme le note Eric S. Raymond<sup>18</sup>. Linus Torvalds, le fondateur de Linux, en parle d'une manière similaire « Linux a largement été un hobby (mais un sérieux, le meilleur de tous) »<sup>19</sup>. De fait, les hackers vont plus loin en affirmant le plaisir comme une valeur centrale, « mais le Plaisir avec un grand P, celui qui donne un sens à la vie »<sup>20</sup> note Linus Torvald, le fondateur de Linux.

Cette conception du travail plaisir s'oppose, selon Pekka Himanen, à celle définie dans l'éthique protestante du travail tel que mise en lumière par Max Weber. « C'est à l'action que Dieu nous voue [...] : le travail est la finalité morale et naturelle de la puissance. »<sup>21</sup> semblent dire les protestants. Ce qui importe n'est pas tant que l'on travaille pour vivre mais bien que l'on vive pour travailler. C'est l'affirmation du travail comme finalité. Le travail devient ce qui nous lie à la société, nous fait nous sentir reconnu par elle. Le plaisir ou les loisirs sont alors considérés comme de l'oisiveté, comme une déchéance morale. Chez les hackers ce qui lie est bien entendu la production faite ensemble, mais surtout le plaisir de programmer, ainsi que la reconnaissance de ce plaisir par les autres. La conception du travail change, ce n'est plus la besogne, mais le travail passion ou travail réalisation de soi. Ceci implique une autre approche du travail par rapport aux loisirs, comme le notent Bruno Lemaire et Bruno Decroocq, « la distinction pertinente n'est pas, n'est plus, entre le travail et les loisirs, mais dans l'intérêt que l'on porte à telle ou telle de ses activités »<sup>22</sup>.

Mais c'est aussi l'affirmation d'un autre rapport au temps. Alors que dans l'éthique protestante, il existe un temps pour les loisirs et un temps pour le travail. L'éthique hacker affirme le temps de la créativité, un temps nécessairement imprévisible. Ainsi, il n'est pas rare qu'un hacker passe plusieurs jours (voire nuits) sur un problème, puis qu'il l'abandonne pendant le temps de prendre une bière avec des amis ou de jouer à l'ordinateur. L'éthique hacker est ainsi une éthique de la création<sup>23</sup>.

Mais le plaisir est également social, le plaisir de construire quelque chose de socialement valorisant. « On se sent bien quand on a fait quelque chose que d'autres aiment utiliser » déclare Linus Torvalds. Nous tenterons de mettre ceci en lumière dans la prochaine partie de cet article.

---

<sup>18</sup> Eric S. Raymond, *Comment devenir un hacker*, disponible : <http://www.freescape.eu.org/eclat/3partie/Raymond2/raymond2txt.html>. Eric S. Raymond est un hacker, mainteneur du projet fetchmail (logiciel de mailing). C'est un des premiers à analyser les raisons des succès des logiciels open source ainsi que son organisation sociale.

<sup>19</sup> Sauf spécification contraire, les citations de Linus Torvalds viennent de : Rishab Aiyer Ghosh, *Qu'est-ce qui motive les développeurs de logiciels libres ?*, 1998 First Monday. Il s'agit d'un interview de Linus Torvalds.

<sup>20</sup> Pekka Himanen, *L'éthique hacker et l'esprit de l'ère de l'information*, Exils, 2001

<sup>21</sup> Christian Baxter, cité par Pekka Himanen, *op. cit.*

<sup>22</sup> Bruno Lemaire et Bruno Decroocq, *Microsoft pris dans la toile... Chronique d'une mort annoncée*, disponible en ligne : <http://www.adullact.org/IMG/pdf/doc-157.pdf>

<sup>23</sup> Le fait que l'éthique hacker ne soit pas dans la lignée de l'éthique capitaliste ne signifie nullement que des rapports de dominations ou des rapports sexistes n'existent pas au sein de la communauté.

## 4 Un réseau de don

Nous avons vu que le don était un concept central dans le logiciel libre. Mais qu'est-ce qu'un don ? Est-ce que don rime avec gratuité ? Nous présenterons de manière assez brève ce que donner signifie dans nos relations de tous les jours. Pour ce faire, nous prendrons appui sur les conceptions de Jacques Godbout ainsi que de Françoise Bloch et Monique Buisson<sup>24</sup>. Nous tenterons ensuite de voir comment le don est vécu dans les communautés du logiciel libre. Finalement, nous regarderons à la lumière du don ce qui se passe dans le cas des logiciels propriétaires, et dans le marché en général.

### 4.1 Donner, recevoir et rendre

Qu'est-ce que le don ? D'un point de vue juridique le don se distingue de l'échange par le fait que le donateur refuse son *droit* à une contrepartie dans l'échange. Le don y est donc défini par rapport au rapport marchand dans lequel il manquerait un aspect (la contrepartie). Mais le don ne peut certainement pas être limité à cette vision.

Dans les réseaux primaires<sup>25</sup>, le don est relativement présent. Il y a, bien entendu, les cadeaux : c'est que nous avons le plus tendance à considérer comme un don. Mais il y a également les aides diverses faites aux proches. L'aide peut prendre une multitude de formes, de la discussion à l'aide monétaire, en passant par l'aide à un déménagement. Elle est très présente au sein de la famille de même que l'hospitalité. Le don peut se présenter sous la forme d'un service ou sous forme matérielle.

Envers les proches, le don est fait au *nom du lien*. C'est-à-dire que le don est conditionné par la relation entre celui qui donne, que nous appellerons le donateur, et celui qui reçoit, le donataire<sup>26</sup>. Le don est fait car, il y a un lien amical ou obligé avec la personne. Bien entendu, le lien peut être de plusieurs natures différentes à la fois. Ainsi, dans un rapport familial, on pourra donner parce que l'on se sent obligé et aussi parce qu'on apprécie la personne qui recevra le don.

Mais si le don est fait au nom du lien, il est également fait *en fonction du lien*, c'est-à-dire que le don doit *faire sens* dans la relation. On n'offrira pas la même chose à chaque personne que l'on côtoie, ou, en tout cas, pas de la même manière. Cela dépendra de notre perception de l'Autre<sup>26</sup>, et du type de relation que l'on entretient avec cette personne. Ainsi, lorsqu'une personne a besoin d'aide, il n'est pas rare que plusieurs personnes s'associent pour y répondre. Mais chaque personne ne donnera pas nécessairement la même chose. Il ne s'agit pas d'un rapport d'égalité entre donateurs. Chacun agira plutôt selon la relation qu'il entretient avec le receveur, et/ou selon ses capacités.

<sup>24</sup> J. Godbout est membres du group M.A.U.S.S. (Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales), F. Bloch et M. Buisson sont chercheuses au CNRS.

<sup>25</sup> Par réseaux primaires, nous entendons le réseau des amis proches ainsi que la famille. C'est un réseau aux limites indéfinies. La composante familiale est beaucoup plus étudiée, à cause de son caractère plus défini.

<sup>26</sup> Plus exactement, le donateur est celui qui se trouve dans la position de donner alors que le donataire est celui qui se trouve dans la position de recevoir.

Encore une fois, cette relation peut être de type obligatoire, soit à cause de la pression du groupe dont on fait partie, soit à cause de la relation entre les personnes engagées dans le don.

Lorsqu'on reçoit, on se sent généralement en « dette » vis-à-vis de celui qui donne. Ceci signifie que le donataire a l'impression qu'il « doit » quelque chose au donateur. Cette situation est très facile à retrouver dans nos vies de tous les jours. Combien de fois invite-t-on quelqu'un après qu'il nous ait invité ? Combien de fois avons-nous donné des cadeaux pour dire merci ? Il est important de noter que le sentiment de dette vis-à-vis du donateur n'est pas un sentiment négatif en soi. Selon Piaget nous serions même dans la recherche de cette dette : « [...] on ne réclame jamais tout son dû et on ne paye jamais toutes ses dettes : la circulation des valeurs sociales repose au contraire sur un vaste crédit, perpétuellement entretenu, ou plutôt constamment effrité par l'usure et l'oubli mais constamment reconstitué »<sup>27</sup>. Évidemment, il peut être vécu comme obligatoire, et se vivre comme une restriction de liberté, mais c'est également l'affirmation d'une reconnaissance de ce que l'Autre a fait pour nous. Une reconnaissance forte qui nous lie à l'Autre, et qui nous poussera à donner à notre tour. Il faut comprendre reconnaissance dans deux sens : reconnaître l'apport de l'Autre, mais également exprimer de la gratitude pour ce que l'Autre apporte.

Nous avons vu que le don n'est pas le même selon les situations, les relations, etc. C'est que le don est *porteur de sens, porteur d'une symbolique*<sup>28</sup>. Si nous parlons d'une symbolique, c'est parce que le don est porteur d'un sens qui dépasse le don tangible. C'est un signe, pour montrer une autre dimension, éventuellement indicible. Ainsi le don n'est plus seulement un objet, il transporte un sens qui est affirmé dans la relation. Selon Marcel Mauss, c'est même ce qui poussera le donataire à rendre : « ce qui dans le cadeau reçu, échangé, oblige c'est que la chose n'est pas inerte. Même abandonnée par le donateur, elle est quelque chose de lui »<sup>29</sup>. Autrement dit, c'est l'affirmation de la subjectivité du donateur au sein de la relation. Ainsi lorsque le donataire rend, ou plutôt donne à son tour, il montre qu'il accepte le sens donné par le donateur. « Donner c'est rendre et rendre c'est donner »<sup>30</sup> disent F. Bloch et M. Buisson. Il ne s'agit plus tant de rendre que de donner à son tour pour affirmer sa propre subjectivité au sein de la relation. De même, en donnant, le donataire participe à la création et au développement de cette relation. Remarquons qu'il s'agit d'un mouvement sans fin, il s'agit d'une dynamique qui s'inscrit dans la relation entre les acteurs. Le premier don peut ainsi être compris comme un appel vers l'Autre, un appel à entrer dans une dynamique, à entrer dans la danse du don. Le donataire est libre de refuser la dynamique du don, libre de refuser la danse.

Il arrive que le donataire n'ait pas la possibilité de refuser le don. Ceci peut venir de la nature particulière de la relation entre les personnes impliquées ou la « pression sociale ». Dans ces cas, le donataire aura tendance à se sentir *obligé* à entrer dans la dynamique du don. Ainsi le don peut effectivement contraindre le donataire.

---

<sup>27</sup> Cité par J. Godbout, *Le don, la dette et l'identité homo donator vs homo oeconomicus*, La découverte, 2000

<sup>28</sup> Le sens et la symbolique sont nécessairement sociaux. Il ne s'agit pas d'une dimension individuelle, sinon autant le sens que la symbolique ne peuvent être compris par l'autre. Nous pouvons ici faire un parallèle avec le langage. Celui-ci doit obligatoirement être partagé, sinon le destinataire ne saurait comprendre ce qu'on lui dit. Un langage individuel n'existe pas.

<sup>29</sup> Mauss cité par F. Bloch et M. Buisson, *Du don à la dette : la construction du lien social familial*, Revue du M.A.U.S.S., N° 11, 1991.

<sup>30</sup> F. Bloch et M. Buisson, *op. cit.*

Il arrive également que le don ne se fasse pas dans une reconnaissance de l'altérité, dans une reconnaissance de l'Autre. C'est le don qui écrase, qui affirme un seul côté, ce qu'on appelle le don prestige. Le but prépondérant est alors l'imposition pour affirmer son prestige. On ne reconnaît pas l'autre, car on ne lui donne aucune possibilité de donner à son tour. Le donataire ne pourra alors pas affirmer sa propre subjectivité et pourra se sentir écrasé par l'affirmation du donateur. Ceci nous montre que recevoir peut être dangereux<sup>31</sup>.

Si un cadeau *ne fait pas sens* dans la relation, que ce soit pour l'un ou l'autre des acteurs, on ne le considère que vaguement. Il suffit de penser au vase que l'on a reçu à Noël et qui se trouve dans notre cave. Le couple montre une autre situation peut-être plus explicite. Si l'homme pense faire un don en faisant la vaisselle, c'est qu'il y met un sens pour lui. Pour la femme, il pourrait s'agir de quelque chose de complètement normal, qui « tombe sous le sens ». Le fait que la vaisselle ne soit pas considérée comme un don pourra amener à des situations de conflit, car l'homme en question ne sentira pas que ce qu'il amène est pris en considération. Il ne sentira pas une *reconnaissance* de la part de l'autre. De même, la femme pourra trouver inacceptable l'attitude de cet homme. Ainsi la reconnaissance de ce qui est don ou dû peut générer des conflits.

## 4.2 Don et logiciel libre

Ainsi dans le cas du logiciel libre, donner peut être compris à la fois comme une appel à la reconnaissance (hé ho, j'existe !), une reconnaissance de la communauté, de ce qu'elle fait, de son éthique et de sa symbolique. Lorsque l'on donne dans le logiciel libre, il ne s'agit pas forcément de donner « à tout le monde et partout »<sup>32</sup>, pour reprendre la FSF, mais peut-être bien de donner premièrement au projet auquel on participe, deuxièmement à une communauté, à une idée, à une *éthique*, plus large. A une sorte de rassemblement de tous les projets du logiciel libre. Bien entendu, ce rassemblement n'existe pas de manière concrète, il n'a aucun centre. On pourrait dire d'une certaine manière que l'on donne à une culture, on *reconnaît* ainsi son existence et que celle-ci nous reconnaît dans les retours que ses participants peuvent donner. Au fond, comme le disent si bien Bruno Lemaire et Bruno Decroocq, dans cette culture, « je donne donc je suis »<sup>33</sup>.

Mais « donner à tout le monde et partout »<sup>34</sup> a encore une autre signification, il s'agit d'un *Appel*. Un appel envers tout le monde à entrer dans la danse, la dynamique du logiciel libre. On est pas obligé, mais invité à entrer dans la dynamique, si nous en captions le sens.

La liberté est importante dans le don car c'est ce qui distingue le don du dû. Le dû est ce qui tombe sous le sens, ce qui est normal. La liberté de donner ajoute, en quelque sorte, plus de valeur au don en permettant l'affirmation d'un sens qui est propre au donateur.

La liberté s'inscrit dans le logiciel libre de plusieurs manières. Tout d'abord, l'appel fait n'est pas de

---

<sup>31</sup> Le don d'organe est un cas similaire. Le receveur n'a aucun moyen de rendre (puisque le donneur est généralement mort), alors que le don prend une symbolique forte (le don de la vie) pour le receveur. A ce sujet voir notamment Godbout, *op. cit.*

<sup>32</sup> FSF, <http://www.gnu.org/philosophy/free-sw.fr.html>

<sup>33</sup> Bruno Lemaire et Bruno Decroocq, *op. cit.*

<sup>34</sup> FSF, *ibid.*

type obligataire, il n'oblige pas, le donataire est *libre* d'entrer dans la danse ou non. Il est libre de répondre au don. Mais il est aussi libre de faire sien, de transformer et transmettre ce qu'il a reçu. Sartre exprime bien cette idée déjà présente dans le don : « Une des structures essentielles du don est la reconnaissance de la liberté des autres : le don est occasion [...] de transformer le donné en une autre création, bref en un autre don »<sup>35</sup>. C'est la reconnaissance de la spécificité de l'Autre. Ensuite, si le donataire entre effectivement dans la dynamique, il est libre d'apporter ce qu'il a envie, d'apporter quelque chose qui vient de lui, que ce soit en faisant un nouveau projet, en participant de quelque manière que ce soit à ce mouvement. C'est là une des énormes forces de cette communauté, accepter comme don une grande variété de contributions différentes. En effet, faire un rapport de bug<sup>36</sup>, écrire de l'aide sur un sujet, participer à la vie du site, proposer du code, proposer une nouvelle fonctionnalité, ou être développeur, coordinateur, etc : Tout ceci est reconnu comme un don. Bien entendu, ces contributions ne sont pas considérées aux mêmes niveaux, ni de la même manière selon les communautés, mais pour un petit projet une réaction est considérée comme un cadeau, une reconnaissance de sa propre identité au sein d'une communauté. Un discours que l'on retrouve chez Linus Torvald quand il dit : « Le projet tout entier est construit sur l'idée que tout le monde rend ce qu'il est capable de rendre – et sur l'idée que les petits efforts font les grands systèmes ». Enfin, le concept de liberté y est absolument central et mis en relation avec le don lorsque la FSF parle de « liberté de coopérer », de liberté « d'aider son voisin »<sup>37</sup>.

Il faut noter que la force du don dans le logiciel libre est également à chercher dans la pérennité de celui-ci. En effet, de par la non rivalité des biens informationnels (le fait qu'on puisse copier à l'infini), on donne une fois, pour toujours, à tout le monde et partout. Ce qui n'est bien évidemment pas le cas dans le don classique. Cette pérennité permet d'être reconnu par l'ensemble de la communauté sur la base d'un seul don.

### 4.3 La différence entre marché et don

Prenons le contre-pied de ce que les économistes tentent de faire généralement, expliciter tout à la lumière du marché, et tentons de regarder le marché à la lumière du don. Ce qui importe avant tout dans le don est la relation que celui-ci engendre.

Dans le cas du marché, les acteurs sont sensés agir selon la théorie des choix rationnels, c'est l'utilitarisme. C'est-à-dire qu'ils sont sensés choisir de manière rationnelle les actions qui maximiseront leurs préférences. Cette théorie se base sur deux concepts : les *préférences* (satisfaction) et l'*optimisation* (maximisation) de la satisfaction<sup>38</sup>. Les préférences ne sont pas définies, elles sont individuelles. L'optimisation nous dit que l'individu cherchera l'action qui permettra les meilleurs résultats. Ainsi l'individu est sensé comparer, et ce de manière rationnelle, chaque action et choisir la meilleure : celle qui est la plus *utile*. L'utilitarisme pose ainsi une différenciation claire entre les buts (les préférences) et les moyens. L'utilitarisme ne se pose pas comme une philosophie des buts, car ceux-ci sont considérés comme donnés, mais comme une philosophie des moyens.

<sup>35</sup> Sartre cité par Godbout, *op. cit.*

<sup>36</sup> Un bug est problème dans un programme. Une fonctionnalité qui ne fait pas ce qu'elle devrait ou tout simplement quelque chose qui fait " planter " le programme.

<sup>37</sup> FSF, <http://www.gnu.org/philosophy/free-sw.fr.html>

<sup>38</sup> On parle également de fonction d'utilité à la place de satisfaction.

Cette distinction pose problème dans beaucoup de cas, notamment par le fait que la relation entre la fin et les moyens n'est pas linéaire. En effet, il n'est pas rare que les buts que l'on s'était fixés change au cours de l'action (du moyen) et à cause de celle-ci. Mais surtout, la conception utilitariste engendre un rapport d'extériorité par rapport à l'action. En effet, celle-ci est considérée comme un *outil*<sup>39</sup> permettant le but que la personne s'est fixé. C'est justement pour cette raison qu'on parle d'utilitarisme. Ainsi, je ne prend plus mon pied, pour reprendre Wozniak, mais j'utilise un outil, la programmation, afin de prendre mon pied. Ou encore, si j'étudie, c'est pour avoir un meilleur salaire. Étudier n'est pas important en soi, ce qui importe c'est le résultat de cette action, soit le salaire visé. Dès lors, peu importe que je sois un étudiant passif ou actif au sein de mes études : ce qui importe est bien que j'obtienne mon diplôme. On se trouve ainsi dans une dynamique où ce qui importe n'est pas ce que je fais, mais une finalité qui dépasse cette action.

Cette théorie suppose également que nous serions sensés comparer les actions afin de choisir la plus utile. Cette comparaison ne peut se faire qu'au travers d'un équivalent, car pour comparer des choses fondamentalement différentes, il est nécessaire de prendre une référence tierce. C'est pourquoi la deuxième norme de référence de cette théorie est l'*équivalence*. Il s'agit de poser une équivalence entre les actions afin de trouver la meilleure<sup>40</sup>.

Cette conception permet d'expliquer ce qui se passe sur un marché. Ceci tient, entre autre, au fait que l'équivalence est présente au travers de l'argent. Mais elle est présente dans un cadre beaucoup plus large. Pekka Himanen fait remarquer, à juste titre, que les manuels de développements personnels, dont certains sont devenus de véritables best-sellers, se basent sur une telle conception de manière presque religieuse. Ainsi, par exemple, il s'agit de maîtriser ses émotions négatives afin de les transformer en émotions positives, émotions *utiles* dans le cadre de la finalité qui nous gouverne.

L'utilitarisme n'est donc pas seulement une théorie, mais bien le reflet d'une pratique. Nos actions dépendent également de notre façon de les concevoir, que ce soit les nôtres ou celles des autres. Autrement dit, les actions conditionnent la théorie et la théorie conditionne nos actions.

Même s'il s'agit de l'idéologie affichée au sein du marché, celui-ci demande très souvent que l'on dépasse ce cadre. Un bon exemple est le cas du marché du travail. En effet, on attend du salarié qu'il n'agisse pas en terme utilitariste mais qu'il se *donne* dans son travail. Une personne qui ne se donne pas, avec ce que ça implique et notamment d'y trouver un sens, a beaucoup de chance d'être renvoyée ou du moins être très mal considérée.

Nous avons vu que, dans le marché, les acteurs se posent dans une position extérieure à l'action. Ce rapport d'extériorité se retrouve également dans la relation à l'objet échangé. C'est-à-dire que l'objet de l'échange est également considéré comme extérieur aux personnes concernées. Nous avons vu que dans le don, l'objet échangé « reste quelque chose de lui [le donateur] » - pour reprendre Mauss.

<sup>39</sup> C'est la définition même de l'outil, être extérieur à celui qui l'utilise.

<sup>40</sup> Ce faisant l'action prend la forme d'une marchandise. Elle se mesure généralement au moyen de l'argent, équivalent universelle, bien que cette mesure soit très souvent implicite.

C'est entre autre ce qui oblige. Il s'agit d'une séparation sujet – objet absente du don. Notons que cette séparation permet une certaine « liberté » pour les acteurs de cet échange, dans la mesure où l'objet gardé suite à l'échange ne signifie plus une relation, une dynamique dans laquelle les acteurs sont pris. Ce qui amène Insel à dire : « Le couple constitué par l'individualisme et l'économie néo classique essaie de fonder l'éthique du comportement de l'homme n'ayant aucune dette envers quiconque. Ce qui fonde la revendication de cette théorie d'être reconnue comme le discours de la liberté »<sup>41</sup>. Ce qui n'est manifestement pas la même conception de la liberté que les hackers.

Le don se pose dans une optique non utilitariste. Le don doit être pris pour lui-même, dans la relation, c'est-à-dire que buts et moyens tendent à se confondre. Ceci ne veut pas dire que le don est désintéressé. En effet, il arrive souvent que le don contiennent une finalité qui dépasse le don lui-même. Cependant, cette finalité doit faire sens *au sein de la relation*. Il ne s'agit plus d'un outil en tant qu'objet extérieur, mais d'une relation à laquelle on appartient. Dans le logiciel libre, il y a l'affirmation d'une éthique, d'un sens dépassant le cadre de la relation. Il y a donc l'affirmation d'une finalité. Mais cette finalité fait partie intégrante de la relation, cette finalité *fait sens* au sein de la relation et au sein de la communauté. Il arrive bien entendu que le don se pose dans une optique utilitariste, mais c'est extrêmement mal perçu, et les acteurs tendent à s'en distancer. Le cadeau utilitariste est le cadeau machiavélique, qui tend à avoir un effet de rejet de la part du donateur. Il s'agit d'une trahison de sens, car le sens voulu est un sens caché qui dépasse le sens affirmé.

De plus le don tient l'équivalence à distance, ou plutôt, l'équivalence appliquée au don signifie une minimisation du don. En effet, poser une équivalence, c'est refuser le sens du don et n'accepter que la composante matérielle, c'est le vider de sa symbolique. Car, il est impossible de poser une équivalence de sens<sup>42</sup>. Mais c'est aussi refuser la dynamiques de dette. En posant une équivalence, on dit que l'on ne se sent plus en dette, que l'on ne vas pas donner à son tour, mais rendre simplement. On signifie que l'on ne veut pas se sentir lié. Cette pratique existe de manière courante pour se protéger de rapports que l'on tient à éviter<sup>43</sup>.

La différence dans la conception de la relation va engendrer des comportements différents au sein du rapport établi. Dans le marché, si un produit ne plaît plus, on va alors voir chez un concurrent, voir si le produit est meilleur, correspond plus à nos attentes. Il n'y a pas d'enjeux à changer, car le rapport marchand est vu comme un outil et l'objet de l'échange est également extérieur à la relation. Ce qui importe ici est que l'on ne va pas s'inscrire dans une relation avec le producteur, à moins que l'on soit obligé. C'est ce que nous appellerons la capacité de défection (exit), la capacité de fuir la

<sup>41</sup> Insel cité par Godbout, *op. cit.*

<sup>42</sup> Citons à cet égard Sénèque : « « Rends ce que tu dois. » Eh bien, [cette maxime] est souverainement honteuse lorsqu'il s'agit d'un bienfait. Quoi ? Rendra-t-il la vie, s'il la doit ? L'honneur ? La sécurité ? La santé ? Rendre est précisément impossible toutes les fois que les bienfaits sont parmi les plus grands. « Du moins, en échange de cela, dit-on, [rendons] un service qui en soit l'équivalent. » Voilà bien ce que je disais : tout le mérite d'une action si éminente sera perdu, si du bienfait nous faisons une marchandise [*si beneficium mercem facimus*] ». Cité par Godbout, *op. cit.*

<sup>43</sup> Godbout cite à cet égard un interview qu'il a réalisé exprimant bien ce type de comportement : « Chez la soeur d'Hélène [sa belle-soeur], c'est plutôt moi qui ai fait à manger, je ne veux pas m'imposer. Ca m'a coûté 300 dollars avec deux enfants; j'ai dépensé 300 dollars pour cette semaine-là parce que je ne veux pas de commentaire. J'arrivais avec mon enfant et l'enfant de ma conjointe, je sais qu'elle est la tante mais j'ai apporté le dentifrice, du savon pour laver le linge, j'ai acheté la bouffe; pour moi, c'était très important de ne pas lui être redevable parce que je sais que ça me reviendrait, je suis prudent ». La prudence étant ici à comprendre comme le fait de se créer une possibilité de défection. Godbout, *op. cit.*

relation pour aller voir ailleurs. Bien entendu, dans certains cas, on ne peut pas fuir, par exemple, lorsque l'on est en présence d'un monopole. Les seules issues, dans ce deuxième cas, sont d'agir dans la relation afin que l'autre transforme son produit, ce que nous appellerons la prise de parole (voix) ou alors de ne rien faire et suivre, ce qu'on appelle le loyalisme<sup>44</sup>. Dans le cas de l'informatique, la situation de monopole est relativement importante à cause de la présence de Microsoft. Dans ce cas, la réaction correspond généralement au loyalisme.

De part sa nature non utilitariste, le don favorise la prise de parole. En effet, la relation compte pour elle-même, elle ne peut donc être rompue aussi simplement que dans le marché. De plus, la séparation sujet-objet n'est pas présente de la même manière que dans le marché.

Même si le logiciel libre semble tenir beaucoup de la dynamique du don, une différence importante subsiste. Alors que dans le don la capacité de défection est réduite, dans le logiciel libre elle est affirmée. Tout d'abord, remarquons qu'il n'y a pas d'obligation de coopérer, on est libre. Une liberté de participation qui signifie également qu'un projet peut être abandonné faute de participants. C'est un pari osé mais qui semble porter ses fruits. Il faut ajouter que si on participe à un projet, on ne s'engage pas forcément au-delà d'une participation spécifique. Il n'est pas rare de voir une note sur les pages internet des projets, spécifiant que si le support (notamment aide, correction de bug, etc.) est fourni, il n'est pas pour autant garanti, même si dans beaucoup de cas, cette note signifie que le support est presque assuré. Cette absence de garanti est déjà présente sur le plan légal. En effet, beaucoup de licences du logiciel libre spécifient que le logiciel est fourni « tel quel » (as is) et que les développeurs ne prennent donc pas la responsabilité du logiciel donné. C'est-à-dire que l'utilisateur du logiciel ne pourra pas exiger un support quelconque. Cette absence de responsabilité, de garantie montre que les développeurs s'assurent une porte de sortie, qu'ils se préservent une capacité de défection. Les participants signifient ainsi que même s'ils entrent dans la dynamique du don, ils peuvent en sortir. La capacité de défection est très importante dans la mesure où elle réduit les risques de s'engager dans une relation qui nous dépasserait et dont on ne saurait plus sortir. Cela réduit également les risques du « don-prestige » que nous avons évoqué auparavant. Ce qui n'empêche pas le don-prestige d'exister au sein de la communauté du logiciel libre. Mais la capacité de défection réduit l'ampleur que des projets basés sur de telles conceptions du don peuvent prendre<sup>45</sup>. Il faut ajouter que même si cette capacité est présente et acceptée, beaucoup de hackers s'engagent pleinement dans les projets.

Cependant, même si cette capacité de défection est présente, le logiciel libre se base, dans ses fondements même, sur la réaction par la prise de parole. La prise de parole est favorisée par deux biais. D'une part, en offrant les possibilités d'agir dans la relation (en distribuant le code source, en faisant des appels à propositions, etc.), la prise de parole est valorisée, encouragée. D'autre part, le lien créé entre le donateur et le donataire, semble favoriser la prise de parole. Ainsi, ce qui se dessine est une autre relation entre producteur et consommateur. Dans le cas du logiciel libre, la notion de consommateur perd de son sens. Comme le dit Linus Torvald : « Les utilisateurs se comportent comme une autre forme de producteurs : ils ne produisent pas le code source du produit, mais des informations relatives au produit et une précieuse évaluation de la manière dont il peut être amélioré ». La FSF rejette également l'appellation de consommateur « [...] en décrivant les

<sup>44</sup> Ceci correspond aux types de réactions établis par Albert Hirshmann.

<sup>45</sup> Il existe des projets n'acceptant que très peu de propositions, ou des membres de projets cherchant à imposer leurs visions pour des questions de prestige. Une fois découvert, ces comportements sont généralement assez mal perçus.

utilisateurs de logiciels comme des «consommateurs», cela présuppose qu'ils ont un rôle accessoire. Ce terme les assimile à du bétail qui broute passivement ce que d'autres leur donnent »<sup>46</sup>. Ainsi cette distinction tend à s'amenuiser, à rapprocher consommateurs et producteurs.

Le logiciel libre favorise par nature une relation non marchande. Ceci ne veut pas dire que le marché se tient à distance du logiciel libre, après tout, il s'agit de produits gratuits donc intéressant pour une entreprise. Certaines entreprises ou même des consortiums, employant des programmeurs à plein temps<sup>47</sup>, participent ou même dirigent des projets de logiciels libres. Les entreprises se posent dans une optique utilitariste au sein de la communauté. Si elles participent c'est parce qu'il s'agit d'un moyen plus efficace. C'est la conception défendue par les partisans de l'*open source*<sup>48</sup>. Cependant, il faut noter que la majorité des participants se positionne quelque part entre la position prônée par la FSF et celle défendue par l'open source. Mais il faudra observer les influences qu'une telle optique peut avoir sur une communauté du don parce que le don tient par nature l'utilitarisme à distance.

## 5 Une forme de vie particulière

Cette éthique du travail ainsi que le mouvement créé par le don, engendre une nouvelle forme de vie, une nouvelle organisation sociale pour plusieurs raisons :

Même s'il existe une autorité hiérarchique, on n'est pas obligé vis-à-vis de celle-ci. L'absence de rapport salarié ainsi que la liberté affirmée de pouvoir ou non coopérer permet ce rapport. Le travail n'est pas prescrit, il est attribué sur une base volontaire. Ainsi chacun fait ce qu'il peut/aime faire.

Une coopération directe existe entre les différents membres d'un projet (ou partie spécifique d'un projet).

La structure est fortement horizontale même si on observe généralement des administrateurs sorte de leaders décidant des modifications à accepter, de celles qu'il faut refuser, ainsi que de l'organisation générale du projet. Il faut noter que tout ceci peut faire l'objet de longues discussions au sein de la communauté. Il peut ainsi exister des patches<sup>49</sup> ou propositions de modifications distribuées à-part sous forme officielle ou non. Ceci renforce l'horizontalité de la structure en permettant l'expression des voies divergentes. A noter que les patches non officiels peuvent être

<sup>46</sup> Citation de la FSF : <http://www.gnu.org/philosophy/words-to-avoid.fr.html>

<sup>47</sup> On peut citer comme exemple, Sun, IBM, Novell.

<sup>48</sup> Il est intéressant de noter que l'appellation « logiciel libre » se fonde sur une éthique de la liberté. Par contre l'appellation open source se fonde sur le moyen et son évaluation. Le concept d'open source a été amené par Eric S. Raymond dans son célèbre article, *le bazar et la cathédrale* où il a analysé les raisons des succès des logiciels libres (notamment des performances). Raymond fera d'ailleurs partie des premiers à amener les entreprises au sein du logiciel libre à travers le projet Mozilla, fortement lié à Netscape qui peut en faire une version commerciale. Il est également intéressant de noter que Eric S. Raymond amène le concept de fonction d'utilité des participants dans son analyse, montrant ainsi sa conception utilitariste et minimisant la portée de l'éthique défendue par la FSF. Cette attitude n'est cependant pas totale, dans la mesure où Eric S. Raymond défend aussi l'attitude hacker.

<sup>49</sup> Modification du code source pouvant être appliquée ou non. Un patch peut offrir de nouvelles fonctionnalités, corriger un problème, etc...

mal vu par une partie de la communauté, et générer des conflits internes pouvant mener jusqu'à la scission.

Il existe plusieurs forme de leaders, les leaders historiques ou fondateurs du projet à l'autorité souvent indiscutée ainsi que les leaders acceptés de part leurs compétences, quelles soient sociales ou informatiques ce qui fait que le statut d'autorité est ouvert à quiconque. Il s'agit donc en quelque sorte d'une dictature éclairée (benevolent dictatorship) basée sur l'histoire du projet et/ou sur les compétences, ce qu'on pourrait appeler une méritocratie. Dans certains projets, il existe des élections pour élire un comité directeur.

Il existe une infrastructure facilitant la coopération entre développeurs. Il faut citer les moyens de communication internet habituels tel que mailing liste, forum, chat etc. Mais surtout, il existe des outils permettant une coopération directe sur le code source même. Ces outils permettent notamment de voir les dernières modifications faites ainsi que leurs auteurs. Il est également possible de voir les différences entre deux versions d'un même fichier<sup>50</sup>.

Il faut noter que même si une partie des projets est communautaire, il en existe beaucoup qui ne sont maintenus que par une seule personne.

## 6 Conclusion

On peut se demander si la forme de vie du logiciel libre ne correspond pas à une nouvelle organisation destinée à prendre un essor considérable au sein de la société occidentale. En effet, celle-ci est de plus en plus tournée vers une économie de l'immatériel. Celle-ci nécessite une créativité que le modèle fermé ne semble pas pouvoir susciter autant que le fait le modèle ouvert, le modèle de coopération tel qu'il est présent dans le logiciel libre. Comme le note Pekka Himanen, les hackers s'insèrent dans une contradiction du capitalisme. Dans celui-ci, il s'agit de produire toujours plus de biens dérivant d'une technologie de plus en plus avancée. Le modèle de non appropriation des biens immatériels semble mieux correspondre à l'émergence de ce type de créativité. Mais le capitalisme repose également sur une appropriation constante des technologies nouvelles. On peut penser que l'adoption récente des brevets logiciels par la Commission Européenne participe d'une tentative d'affirmer l'appropriation de la connaissance face au modèle ouvert qui s'immisce dans cette contradiction. Car ce qui frappe dans les brevets logiciels, c'est qu'il ne s'agit plus de l'appropriation de la réalisation d'une idée, mais de l'appropriation de l'idée elle-même<sup>51</sup>. De même, les tentatives pour mettre internet au pas de l'appropriation existent comme en témoigne l'adoption en France de la LEN<sup>52</sup>. Mais nous laissons le soin de décrire ces phénomènes d'« enclosures » à un autre article présent dans cette revue.

Ces tentatives ne doivent pas cacher le fait que le logiciel libre représente un véritable danger pour les entreprises capitalistes du logiciel. En effet, les « études » récentes publiées par Microsoft considérant les différences entre les logiciels libres et les versions de Microsoft montre que le monopole de Redmond a peur. Les décisions du comté de Munich et du gouvernement péruvien

<sup>50</sup> Le logiciel le plus couramment utilisé est CVS <https://www.cvshome.org/>

<sup>51</sup> Il est actuellement possible de mettre un copyright sur un programme qui montre un menu lors d'un clic droit avec la souris. Avec les brevets, il est possible de breveter l'idée d'un menu à l'aide d'un clic. Ceci signifie que tout programme utilisant ce concept pourrait devoir des droits au détenteur de ce brevet.

<sup>52</sup> Loi de confiance dans l'Économie Numérique, dont le but est d'augmenter le contrôle sur les contenus des pages internet.

d'adopter les logiciels libres plutôt que leurs équivalents propriétaires montre que le logiciel libre devient un concurrent sérieux. Microsoft a d'autant plus peur que le logiciel libre joue dans une autre arène. En effet, pas question pour Microsoft de racheter les logiciels libres ou de tenter de contrôler par biais financier le mouvement. La seule guerre possible est idéologique ou légale<sup>53</sup>.

Il est intéressant de voir comment le modèle du logiciel libre peut être étendu à d'autres domaines semblables ayant toujours les propriétés des biens immatériels. Il existe déjà de la musique libre, des films libres ainsi que des textes libres<sup>54</sup>. L'enseignement que nous pouvons en tirer se situe entre autre au niveau politique : *soyons des hackers politiques*, aimerions-nous dire. La pratique du logiciel libre amène des éléments permettant de penser une véritable pratique de coopération sur les théories politiques. Une pratique relativement peu développée au sein des mouvements altermondialistes. En effet, même si les textes s'échangent, il est actuellement difficilement concevable de redistribuer un texte en ayant changé quatre ou cinq phrase. Car, nous concevons encore la pensée politique comme une opinion individuelle, et non comme le fruit d'une pratique de coopération, le fruit d'une histoire construite également par d'autres. Nous avons du mal à concevoir que d'autres puissent s'approprier ce que nous écrivons, nous le considérons généralement comme du plagiat. Cependant, le logiciel libre n'est en rien du plagiat car l'histoire du texte ou du logiciel est reconnue, les différents auteurs sont cités etc. Dire que l'histoire est reconnue signifie que l'on garde une trace du développement et que celui-ci est accessible<sup>55</sup>. C'est une autre pratique intéressante pour la politique, car voir le développement de la pensée qui a permis une position politique peut être tout aussi intéressant que le texte en lui-même.

Ce texte est soumis à la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike licence<sup>56</sup>. Ceci signifie que vous pouvez le distribuer et le modifier comme vous le désirez, pour autant que vous citiez la version originale et spécifiez où l'obtenir, que vous ne la vendiez pas sans autorisation explicite (ce n'est donc pas une licence libre) et que vous partagiez vos modifications sous la même licence : Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike licence.

© Matthias Studer, 2004

Vous pouvez obtenir la dernière version ainsi que proposer vos modifications, discuter de ce texte etc. sur le site internet : <http://hacker.nabix.net>.

---

<sup>53</sup> On trouve ces deux modes d'action de la part de Microsoft : en publiant des « études » sur les logiciels libres ainsi qu'en agissant sur le plan des brevets.

<sup>54</sup> Citons à cet égard WikiPédia, une encyclopédie libre dont tout le monde peut modifier le contenu et ainsi participer à son élaboration : <http://www.wikipedia.org>

<sup>55</sup> Si on garde la trace du développement, dans le cas du logiciel, c'est parce qu'à certains moments, il peut être nécessaire de revenir en arrière pour prendre un nouvel embranchement.

<sup>56</sup> Le texte complet de la licence est disponible ici : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/>